

Magdalena Nowotna

Traduire le "devoir être" Stanisław Barańczak, "Et aujourd'hui?", poème

Romanica Silesiana 1, 127-135

2006

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MAGDALENA NOWOTNA

INALCO, Paris

Traduire le *devoir être*
Stanisław Barańczak, *Et aujourd'hui?*, poème

Cóż dzisiaj

*Była niegdyś od morza do morza
dziś być musi od dłoni do dłoni.*

PEIPER, *Powojenne wezwanie*

Dzisiaj, cóż dzisiaj. Dziś być musi od teraz do zawsze.
Dziś być musi od ciała do koszuli, na grubość
pliku świeżych ulotek. Od Odry do Bugu,
z przesiadką we Frankfurcie nad Menem i dożywotnim
postojem w Cleveland.

Od judasza do blindy, cztery kroki. Od zamknięcia
do otwarcia oczu,
siedem godzin, od otwarcia do zamknięcia oczu,
siedemdziesiąt

lat. Dziś musi być czytana od środka, od deski rzuconej
na dno ziemi do deski przywalonej grudami chmur.

Dziś

wystarczy, że jest od początku do szczętu,
od niechcenia do szpiku kości, nieuchwytna,
nieobjęta, dotykana, dotkliwa,
dziś być musi od nigdy do teraz.

(BARAŃCZAK S., 1994: 3172)

Pour pouvoir passer à la réflexion traductologique, il m'est nécessaire de déceler, par le biais de l'analyse sémiotique, certains éléments charnières de ce poème qui permettront d'établir une hiérarchie de valeurs selon laquelle la traduction se mettra en place.

1. «Elle», entre le général et le particulier

De quoi, ou de qui s'agit-il dans ce poème? Le sujet grammatical de la première phrase n'est pas identifié. Le sujet du discours, sur le plan textuel, ne l'est pas davantage. On connaît son genre féminin, c'est: elle.

L'épigraphe qui nous renvoie au texte de Peiper (qui n'est pas plus explicite, mais peut-être plus connu), suggère le décodage suivant: elle = la Pologne, car l'attribut: *d'une mer à l'autre*, appartient au savoir commun comme désignant la Pologne au temps de sa puissance et de son déploiement spatial. La Pologne qui s'étendait, autrefois, de la mer Baltique à la mer Noire. Cette formulation est devenue presque une expression figée répétée souvent pour des raisons de moral patriotique dans les périodes néfastes de la Pologne comme c'est le cas de ce poème écrit dans les années '80 après l'installation de l'état de guerre.

Pour un lecteur qui, imaginons-le, a accès seulement au sens universel/général de ce texte, il s'agirait d'une entité sémantique, un être sémiotique: représentant pour l'énonciateur certaines valeurs. Cet être est soumis à une nécessité existentielle évoquée par le verbe *devoir* dûment répété par l'énonciateur et indiquant le devoir être dans des conditions défavorables, rappelant étrangement une sorte d'emprisonnement. Cette nécessité touche un mode d'existence, à savoir: un espace vital réduit. Ce qui est, semble-t-il, le sens primordial de ce poème. Les images constituant la matière poétique montrent sur le plan iconique ce que suggère l'encadrement modal. La cohérence discursive est donc assurée.

2. Avant et aujourd'hui

Le déictique: *maintenant / aujourd'hui* situe la réflexion dans le temps. Ce déictique est corrélé avec l'adverbe de l'épigraphe *autrefois*. Ainsi l'énonciateur installe une opposition temporelle classique: maintenant vs avant, présent vs passé.

Et, comme c'est souvent le cas, *avant* est valorisé positivement et *maintenant* est dégradé par rapport au passé. Avant, tu étais (tu existais)¹ d'une mer à l'autre, aujourd'hui tu dois te contenter d'être de l'épaisseur qui s'étend entre le corps et la chemise d'un porteur de tracts. Tout est là: la réduction, la diminution, la sémantique de l'oppression et de l'opposition, le passage d'un espace géographique immense à l'espace personnel minuscule par sa taille mais plus chaleureux car engageant le corps, la peau, le coeur. L'étendue géographique est remplacée par un espace individuel. La dimension objective

¹ Des différences considérables dans les acceptions et les occurrences sémantiques du verbe *être* en polonais et en français ont une incidence sur la traduction, mais cela est un sujet différent qui doit être éclairé par les éléments de la linguistique contrastive; je préfère ne pas entamer ce débat dans cet article.

de la mappemonde est remplacée par la dimension subjective et passionnelle. Réduite et personnelle, la Pologne existe à l'intérieur de chacun. Près du coeur.

3. Le devoir être

Le verbe *devoir* prend ici tout son sens, il représente un actant extérieur sous forme d'un régime politique, destin, Histoire, bref des conditions qui imposent un mode d'existence incontournable. La sémiotique parle dans ce cas de situation d'hétéronomie du sujet concerné², donc de la dépendance, de la soumission forcée, de la privation du vouloir et de l'impossible maîtrise du monde.

L'évocation des tracts ramène le sens de l'oppression et de l'opposition, de la lutte, la sémantique de prison est nettement visible.

4. La spatialité et la passion

Dans ce poème, la spatialité va de pair, comme souvent dans les expressions humaines, avec la temporalité.

Dans le fragment de Peiper cité, *avant* désigne une existence épanouie : d'une mer à l'autre, et *maintenant*, la réduction : d'une main à l'autre. Chez Barańczak, nous avons toute une série d'images engageant la spatialité :

entre le corps et la chemise (à l'épaisseur)
de l'Oder jusqu'au Bug
du judas à la fenêtre blindée (quatre pas)

Entre fermer les yeux et les ouvrir (sept heures)
entre les ouvrir et les fermer (soixante-dix ans)

de l'abandon jusqu'à la moelle des os

L'énonciateur se place en tant qu'observateur mais un observateur qui lance comme un défi la modalité du devoir, elle est au coeur de ses préoccupations. Quand on emploie des modalités comme le vouloir et le devoir par rapport à un sujet ou un objet, un quelconque phénomène de monde, on n'est pas neutre, on juge. Notre observateur s'est engagé pour dénoncer la situation de privation. Cette sémantique déontique est illustrée par les images poétiques métaphoriques qui modulent et iconisent une sèche formulation du devoir. Ces images démontrent une relation passionnelle entre l'observateur / énonciateur et le mode d'existence de son « objet de valeur », « elle ».

² Il s'agit de la structure actantielle mise en place par J.-C. COQUET (1997), développée par rapport à la poésie polonaise contemporaine par M. NOWOTNA (2002). Comp. le compte rendu de ce dernier ouvrage publié dans le présent numéro de *Romanica Silesiana* [note de la Rédaction].

Le tiers actant (Histoire, destin,...) qui impose la diminution de l'espace vital est par définition hors d'atteinte de notre observateur, il peut exprimer sa révolte uniquement par l'aspect passionnel de son discours, à savoir l'utilisation du verbe *devoir* dans le contexte : *elle n'est pas – elle doit être* qui évalue cette existence comme soumise à une force extérieure et sonne comme une accusation. Car reconnaître que quelqu'un est dépourvu du pouvoir de décider des conditions de sa vie, de sa dimension et de son déploiement, n'est jamais valorisant. Mais si la Pologne se trouve soumise à un devoir d'exister, si elle est entravée, un autre sujet, individuel, celui qui porte les tracts et qui compte les pas de la fenêtre (blindée) à la porte munie d'un judas, celui qui est obligé d'émigrer lui aussi, est sous la pression d'un tiers actant qui l'enferme et chasse de son lieu.

Il est aisé de reconnaître dans ces images une sémantique de privation de liberté où le corps et l'esprit subissent une pression. Ensuite, on peut facilement décoder l'image d'une cellule de prison où l'on compte les pas (l'espace est toujours réduit) entre les deux ouvertures vers le monde : la porte et la fenêtre. Le temps est compté par l'espace entre le sommeil et l'éveil. Les tracts qu'on porte et le voyage « forcé » : l'émigration complètent l'image de contrainte et de lutte.

5. La temporalité virtuelle

Les oppositions temporelles situent l'existence de la Pologne dans l'espace virtuel :

- *de maintenant jusqu'à toujours* – constitue un impératif d'exister, dans le temps, faute d'existence géographique, se dessine la relation qui engage un futur intentionnel, une projection d'ici dans le temps vers l'infini (toujours) ;
- *du début jusqu'à la toute dernière fin* – module la même signification qui prolonge vers l'infini l'impératif d'exister ;
- *de jamais jusqu'à maintenant* – clôt le poème et aussi le cycle du temps en garantissant une vie plus éternelle que réelle.

6. L'insaisissable

Des images adjectivales : *insaisissable, inatteignable, touchable, touchée* expriment le sens de quelque chose qui est à la fois difficile à comprendre, d'une extrême vulnérabilité, fragile, douloureux. Derrière, au fond de ces adjectifs, se dessine la valeur sentimentale attachée à cet objet.

L'introduction de la dimension corporelle entre le corps et la chemise, de l'abandon à la moelle des os contribue à l'expression de la subjectivité qui engage directement l'existence charnelle. L'omniprésence dans ce texte de la modalité de « devoir être » imposée par un puissant actant transcendant, dénoncée par un énonciateur passionné, fait la charpente sémiotique d'un

discours sur la privation de liberté et la dégradation de l'espace vital aussi bien de la Pologne que des Polonais.

Présentons les deux versions traduites :

La version X³

Et aujourd'hui?

Elle s'étendait jadis d'une mer à l'autre
Aujourd'hui elle doit se contenter d'une main à l'autre
PEIPER, *Défi de l'après-guerre*

Aujourd'hui? Et bien aujourd'hui, elle doit s'étendre de maintenant à
toujours.

Aujourd'hui elle doit tenir entre le corps et la chemise
de l'épaisseur d'une pile de tracts frais. De l'Oder au Bug
avec un changement à Francfort sur le Main,
arrêt à vie à Cleveland.
Du judas à la fenêtre blindée, quatre pas. Entre fermer les yeux
et les ouvrir
Sept heures, entre les ouvrir et les fermer,
soixante-dix
ans. Aujourd'hui il faut la lire de l'intérieur, depuis la planche jetée
au fond de la terre jusqu'à celle ensevelie sous les gravats de nuages.
Aujourd'hui
il lui suffit d'être du premier au dernier souffle,
du dégoût jusqu'à la moelle des os, insaisissable,
inatteignable, touchable, touchée,
aujourd'hui il faut qu'elle soit de jamais à maintenant.

La version de Magdalena Nowotna

Et aujourd'hui?

Elle s'étendait autrefois d'une mer jusqu'à l'autre
aujourd'hui elle doit se contenter d'une main à l'autre.
PEIPER

Aujourd'hui, et bien aujourd'hui, elle doit s'étendre de maintenant à *toujours*.
Aujourd'hui elle doit s'étendre entre le corps et la chemise, de l'épaisseur
d'une pile de tracts frais. De l'Oder au Bug,
avec un changement à Francfort sur-le-Main et un arrêt à vie
à Cleveland.

³ La version X m'a été proposée par une maison d'édition que, pour des raisons de discrétion, je ne nommerai pas ici.

Du judas jusqu'à la fenêtre blindée, quatre pas. Entre fermer les yeux
 et les ouvrir,
 sept heures, entre les ouvrir et les fermer
 soixante-dix
 ans. Aujourd'hui elle doit être lue de l'intérieur, de la planche jetée
 au fond de la terre jusqu'à la planche ensevelie sous les gravats des nuages.
 Aujourd'hui
 il suffit, qu'elle soit du début à la toute dernière fin
 de l'abandon jusqu'à la moelle des os, insaisissable,
 inatteignable, touchable, touchée,
 aujourd'hui elle doit s'étendre de jamais à maintenant.

Reprenant maintenant quelques éléments de l'analyse, je vais essayer de commenter la traduction et ainsi défendre ma version.

Le sujet énonciateur présente la Pologne et les Polonais contraints de devoir être dans un espace réduit. Le rapport avec l'espace est, parmi d'autres, un facteur important pour la construction de l'identité. Le rétrécissement de l'espace vital est par conséquent la preuve de diminution, de privation et porte atteinte à l'identité du sujet.

Dans l'original polonais, le verbe *être* assure le mode d'existence de la Pologne, actant appelé : elle. En français, pour des raisons de non adéquation des occurrences avec le polonais, le verbe *être* sera « traduit » par le verbe *s'étendre*, qui est non seulement justifié par l'analyse, mais sémantiquement nécessaire. Le troisième texte, dans la conception de Paul RICOEUR, qui supervise, mesure les deux : à traduire et traduit, est fait de ces concepts identiques. Le « changement » de verbe n'en est pas un ici, car justement le verbe *s'étendre* assure la continuité sémiotique des deux textes, assure la fidélité au sens valable et véritable du mot. Dans l'original polonais l'étendue spatiale est matérialisée par le verbe *être*, en français c'est le verbe *s'étendre* qui transmet le même sens.

La première et la dernière ligne se correspondent, on peut supposer que ce corollaire est constitutif pour la charpente sémiotique du texte. Il faut donc garder dans la traduction des dispositions lexicales et syntaxiques identiques :

- 1) *elle doit s'étendre de maintenant à toujours* ;
- 2) *elle doit s'étendre de jamais à maintenant*.

Le substantif *grubość* (épaisseur) dans :

Aujourd'hui elle doit s'étendre entre le corps et la chemise, de l'épaisseur
 d'une pile de tracts frais

confirme le choix du verbe *s'étendre* et ne concorde pas avec le verbe *tenir* (dans la version X) :

elle doit tenir entre le corps et la chemise

le verbe *tenir* étant un verbe neutre de placement (dans son acception spatiale), au sens *d'être là*, sans indication de déploiement horizontal que contient dans sa composition sémique le verbe *s'étendre*, emblématique pour ce texte.

Autre point important pour la traduction : la présence explicite du verbe *devoir* là où il joue (et c'est pratiquement à chaque fois) un rôle sémiotique et met l'accent sur le côté obligatoire de l'existence de l'actant *elle* de façon réductrice et contraignante, contraire à la liberté d'exister.

Il n'est donc pas possible de remplacer ou supprimer ce verbe : dans la version X, *il faut la lire* dans ma version, *elle doit être lue* bien que le sens d'obligation soit visible dans les deux versions la présence matérielle du verbe *devoir* semble indispensable. Ainsi la formule impersonnelle de la version X *Il faut la lire de l'intérieur* ne convient pas ; l'expression de l'actant est impérativement à préserver :

elle doit être lue de l'intérieur
musi być czytana od środka

ce passage attire aussi notre attention sur l'intimité de l'existence de la Pologne et concorde avec : *od ciała do koszuli*, en confirmant la corporalité qui remplace l'étendue géographique. Quelques expressions qui posent problème : *do szczytu* et *od niechcenia* dans :

wystarczy, że jest od początku do szczytu,
od niechcenia do szpiku kości

Ainsi, dans la traduction X :

il lui suffit d'être du premier au dernier souffle,
du dégoût jusqu'à la moelle des os,

et dans ma traduction

il suffit, qu'elle soit du début à la toute dernière fin
de l'abandon jusqu'à la moelle des os,

do szczytu ne signifie pas forcément *le dernier souffle*, peut-être le dernier souffle, le manque de souffle qui sémantiquement implique la mort y est-il implicite, mais ce qui est implicite dans l'original doit rester implicite dans la traduction, ne doit jamais être explicité, de la même façon que le registre de la langue doit rester le même. *Do szczytu* signifie *jusqu'à la (toute dernière) fin*. Ici se profile une question importante pour la traduction, à savoir le degré de détermination des phénomènes décrits par l'expression poétique, autrement

dit ce que l'énonciateur veut nous dire et ce qu'il veut garder dans l'ambiguïté ou en arrière-plan énonciatif.

Od niechcenia dans l'arrangement syntaxique :

wystarczy, że jest od [...]

od niechcenia do szpiku kości

connote de façon volontairement ambiguë : *być od niechcenia* – à la légère, de manière désinvolte, puisque dans tous les cas ce n'est pas elle, le sujet qui décide de sa façon d'exister. Cette expression introduit aussi la marque de l'impossibilité de vouloir être, l'existence imposée, obligée. Le dégoût n'a rien à voir avec cet ensemble sémantique et, qui plus est, dirige le sens de l'interprétation vers une destination complètement erronée.

Dans la version X :

du dégoût jusqu'à la moelle des os

dans ma version :

de l'abandon jusqu'à la moelle des os

la série des adjectifs : *nieuchwytna, nieobjęta, dotykalna, dotkliwa*, présente une autre difficulté, les deux premiers basés sur la négation de « saisissabilité », le deuxième faisant clairement allusion à la spatialité qui confirme encore une fois notre choix du verbe *s'étendre*, sont en choc frontal avec *dotykalna* ce qui souligne justement cette difficile modalité d'être. Les deux derniers, *dotykalna* et *dotkliwa*, sont dérivés de la même racine : *toucher*, en polonais *dotykać, dotknąć*, mais le sens du deuxième est considérablement écarté de son étymologie tout en gardant le lien avec la « touchabilité ». En effet, *dotkliwy* veut dire, en polonais, *sensible, faisant mal*. La question qui se pose est le besoin impératif de garder la même racine dans les deux derniers adjectifs car le sens de *toucher* est, semble-t-il, important. Cela fait apparaître encore une fois la nécessité d'une hiérarchie des valeurs dans la traduction, un choix qui s'opère selon des principes qui se dévoilent pendant l'analyse et prennent place dans cette grammaire conceptuelle commune aux deux textes.

Ne dédaignons pas l'analyse ! Elle peut justifier nos traductions et nous donner raison en défendant nos versions traduites.

Bibliographie

- BARAŃCZAK S., 1994 : *Określona epoka*. Kraków, Oficyna Literacka.
- COQUET J.-C., 1997 : *La quête du sens*. Paris, PUF.
- NOWOTNA M., 2002 : *Le sujet, son lieu, son temps*. Paris-Louvain, Éditions Peeters.
- NOWOTNA M., à paraître : *Le voyage forcé*. Paris.
- RICOEUR P., 2004 : *Sur la traduction*. Paris, Bayard.